

NATHALIE RHEIMS LE MEILLEUR DÉMON

Pour défendre Roman Polanski, cinéaste diabolisé, la romancière se penche sur son œuvre infernale. De quoi se damner de plaisir.

Par **Gilles Martin-Chauffier**

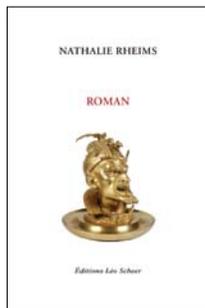
Photo **Hélène Pambrun**

A la veille du confinement, Nathalie Rheims s'est pris une gifle dans la figure pendant les César. Sur la scène, soudain, Jean-Pierre Darroussin a fait semblant de ne pas pouvoir prononcer le nom de Roman Polanski. Un adjoint insignifiant du comité de censure tentait d'effacer celui d'un créateur condamné sans procès. La France qui ne s'est jamais remise de 1793 adore décapiter les mandarins. Et attention : pas de laisser-aller quand la nation-tribunal vous tient à l'œil. Chaque faux pas peut être fatal. Il n'y a jamais de pause dans une existence sur le qui-vive. Nathalie

Rheims n'avait pourtant pas d'atomes crochus avec Polanski. Quand il la croisait au bras de Claude Berri, ses yeux glissaient sur elle comme sur un mur. Mais elle aimait ses films. Et elle a décidé de prendre sa défense. C'est son truc : faire de la provoc-chic. Dans « Place Colette », en plein #Me Too, une gamine de 12 ans sautait au cou d'un sociétaire de la Comédie-Française.

Sauf que c'est une femme des beaux quartiers qui a été élevée dans un cadre plein d'académiciens, de comtesses, de hauts fonctionnaires, de Rothschild et d'esthètes cousus d'or. Un milieu où chaque mot est pesé et où on sait jusqu'où ne pas aller trop loin. Pour défendre « Roman », elle s'est donc cachée derrière une silhouette capable de détourner l'attention. Et pas n'importe laquelle : celle du diable. Rien d'étonnant : ado, dans sa chambre, elle avait scotché au mur une illustration de « L'enfer » de Dante et un portrait de Béla Lugosi dans le rôle de Dracula. Et, sur son bureau, elle a un Belzébuth sculpté en encrier. Avec ça, cultivée comme on l'est dans les bonnes familles, elle a lu le « Faust » de Goethe. Ces histoires de pacte avec le diable sont toujours passionnantes. Balzac dans « La peau de chagrin »,

Oscar Wilde dans « Le portrait de Dorian Gray », Boulgakov dans « Le maître et Marguerite » se sont laissé mordre eux aussi. Le diable, c'est l'excuse de Dieu, son alibi pour expliquer que rien ne marche. Son arme fatale : acheter des âmes perdues. Avec Polanski, inutile de dire qu'il a été tenté. Jeune Juif, il se retrouve piégé dans le ghetto de Cracovie en 1940. Plus tard, cinéaste, il fait ses premières armes dans un pays occupé par l'Armée rouge. Il a un don pour se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. Une proie en or pour celui qui ne laisse pas passer ceux que Dieu délaisse. Résultat : Nathalie Rheims se penche sur Polanski en scientifique curieuse d'observer un spécimen diabolique. Tous ses films passent en revue. Du « Pianiste » à « J'accuse » en passant par « Rosemary's Baby », il s'empare de l'existence d'un autre pour inscrire sa propre histoire, ses chagrins, ses souffrances. Comme dans sa vie, la frontière entre le bien et le mal est souvent submergée par une tempête. Et, de ces films, rien à redire, sinon des compliments. Faites confiance à Nathalie Rheims : sans en rajouter, juste en analysant froidement le travail, elle prouve une fois, deux fois, dix fois le talent de Polanski. Et, avec ça, aucun moyen de la coincer et de l'expédier au tribunal pour complicité, non-assistance ou complaisance. Elle parle de cinéma et d'émotion. Et tresse une couronne sans fin à Roman sans donner de grain à moudre aux censeurs et aux tricoteuses. Un seul mot : chapeau! ■



« Roman », de Nathalie Rheims, éd. Léo Scheer, 156 pages, 16 euros.



Sarah Elaine Smith COPIE NON CONFORME

Pennsylvanie. Cindy, ado mal dans sa peau, est désespérée lorsque sa mère prend la poudre d'escampette, la laissant se débrouiller seule avec sa fratrie. Au même moment, la séduisante Marilou, une camarade de classe, disparaît. Elle est la fille de Bernadette, une femme riche qui commence à perdre la boule. Au point de prendre Cindy pour sa fille. En mal d'amour, elle se prête au jeu... Avec son héroïne éprise d'illusions, jusqu'à mettre en danger une autre gamine, l'Américaine Sarah Elaine Smith réussit un premier roman aussi prenant qu'étrange. Son récit nimbé d'ironie, de désespoir, nous présente avec sensibilité la fracture affective. **FL** « Marilou est partout », éd. Sonatine, 470 pages, 21 euros.

